

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un *réseau social* qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	8 fr. 50
Six mois	4 fr. 50
Trois mois	2 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS - 15, Rue d'Orsel, 15 - PARIS

Adresser tout ce qui concerne
la Rédaction : à Emile AUBIN

l'Administration : à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr. 50
Six mois	4 fr. 50
Trois mois	2 fr. 50

Tout est perdu, fors l'idée

En écrivant notre article de la semaine dernière, nous ne pensions pas toucher de si près la situation qui allait se créer dans le mouvement de grève des mineurs. Voici comment nous exprimions nos prévisions dubitatives :

« Que va-t-il se produire ? Il n'est pas trop possible de le monostiquer. Tout dépend de la tournure que prendra la grève, du caractère que donneront les mineurs à leur agitation. S'ils comprennent que le Sénat et la Chambre se sont moqués d'eux ; que leurs légitimes revendications sont foulées aux pieds, ou plutôt refouées au fond des cartons parlementaires, ils se fâcheront ; ils ne resteront pas à patouger dans une attitude platonique et légale qui les épuisera et les tresseront sans résultat. »

Ce que nous avions prévu est arrivé : on s'est moqué des salariés, on les a trompés, dupés et roulés avec un cynisme pétifiant. Ils ne se sont pas fâchés ; ils sont restés calmes, disciplinés et soumis. Ils ont été battus.

On a beau chercher à s'expliquer certaines tactiques, à se rendre compte des manœuvres employées dans l'agitation ouvrière, on reste déconcerté, dérouté et complètement déçu devant les événements qui se produisent et se succèdent.

Le Sénat, dans sa séance du vendredi 21 février, provoque, par un vote qui n'est au fond qu'un défi, la cessation du travail de 100.000 houilleurs. C'est la guerre !

La Chambre, par un même vote, sur le même projet de loi, sans modification aucune, huit jours après, fait cesser la grève aux 100.000 taupiers. C'est la paix !

On avait pris l'engagement solennel de ne pas retourner à la mine tant qu'on ne ferait pas droit à trois réclamations irréductibles : minimum de salaire, assimilation des frères de l'ardoise et du minerai, fixation de la retraite à 50 ans, après 25 ans de labeur, et au taux de 2 francs par jour. On ajoutait aussi, et d'une préemptoire façon, le refus d'un certain article 12, mué en article 11. L'engagement n'a pas été tenu, on a lâché pied, reculé et cédé la place à l'ennemi.

Mais qu'est-ce donc que ce fameux article 11 ? Cet article est le grand commun divisor, basé sur l'égoïsme qui permettra de maintenir la corporation minière

dans un état de dissociation paralytant tout mouvement de masse pour l'avenir. Ceux qui bénéficieront des avantages dudit article auront, sur leurs vieux jours, un peu de pitance pour subsister. Ceux qui en seront privés grignoteront leur croûte sèche. Les premiers se croiront satisfaits : ils ne regimberont plus de peur de perdre leurs os. Les seconds s'épuiseront en efforts stérilisés par le manque de solidarité de leurs frères de labeur. Donc, plus d'entente, plus de cohésion plus de luttes prochaines. La devise d'Escoffier aura encore une fois raison : Diviser pour régner.

Qui peut-on rendre responsable de tels événements et d'une aussi déplorable défaite ? Toujours les mêmes, toujours les véritables ennemis des travailleurs, toujours ces criminels récidivistes de semblables forfaits, les politiciens.

Depuis quarante ans que nous assistons aux conflits entre le tra-

vail et le capital, nous avons vu les mêmes scélératesses se produire de la part des dirigeants contre les opprimés. Dès que les exploités essaient de relever la tête, de manifester une revendication, de solliciter une réforme ou d'imposer une réclamation par un geste de révolte, aussitôt les politiciens s'immiscent dans les affaires des exploités par des projets de loi canailles et les dévient du droit chemin qui les mènerait au but réel de leur affranchissement.

Ces députés, ces sénateurs, toute cette fripouillerie qui constitue les parlements et tripatouillent les lois, nommés par la bêtise populaire et les privilégiés du moment, toute cette sale engence étrangle ce qu'elle touche ou étouffe toutes les aspirations généreuses d'une classe asservie.

Que faudra-t-il donc faire pour dessiner les yeux de la foule laborieuse et lui ouvrir l'entendement ? Elle ne verra donc jamais les agissements de ses maîtres pour la faire avorter dans ses tentatives de se couvrir le joug oppresseur que lui imposent ceux qui l'exploitent ? C'est par milliers que nous compsons les grèves tentées par les travailleurs et vaincues par l'influence délateuse de ces souffleurs d'air chaud, comme disent les Américains.

Les mouvements les mieux lancés ; les levées de colère les plus unanimes sont frappés de paralysie après un court temps d'activité. Et il en sera ainsi tant que les ouvriers auront la naïveté de croire aux promesses mensongères de ces histrions en redingote.

Ce n'est pourtant pas que les anarchistes n'aient continuellement crié : « N'écoutez pas les endormeurs, les néfastes politiciens qui vous flattent pour mieux vous dominer. Faites le vide autour de ces bateleurs ; ou si vous vous approchez de leurs tréteaux, que ce soit pour les renverser et les chasser d'autour de vous. Jamais vous n'urez d'assez de dégoût pour repousser cette vermine légiférante. Et vous n'avez pas à faire un choix dans la bande tonitruante : cameloie royale, ratapois badinguistes ou républicains et même socialistes, tous se valent entre eux, mais, pour nous, tous ne valent rien. »

Et maintenant, après cette grève de mineurs si tristement terminée, après cette trahison des représentants socialistes si cyniquement affirmée par leur unanimité dans le vote de l'article 11 et après le refus de faire droit aux légitimes réclamations, nous ne désespérons pas néanmoins de l'avenir, car la bataille momentanément perdue, laisse l'idée debout !

Pierre MARTIN.

LA FÊTE du LIBERTAIRE

Les répétitions du CHEMINEAU se poursuivent. L'interprétation qui a déjà été faite une première fois, le sera encore mieux le 15 courant. Ce sera vraiment, un spectacle d'art raffiné que nous offrirons aux auditeurs.

Les amateurs de belles lettres, se déroulent en terrassant les concessions diver-

ses, que leur procureront les belles tirades et le parfait jeu scénique des artistes. Il n'est pas souvent donné de voir jouer une belle œuvre comme celle de M. J. Richépin.

Aussi, nous ne doutons pas que nous aurons nombreuse compagnie à ce spectacle choisi, donné dans un des plus coquettés salles que l'on puisse trouver.

Qu'on se hâte de prendre ses cartes à l'avance, au LIBERTAIRE, si on veut participer à cette intéressante représentation.



DROLES DE MŒURS

Ceci se passe dans la ville de Sueca, province de Valence.

Il est d'usage aux deux pays d'Alphonse, au moins dans cette contrée, que les nouveaux époux doivent avaler le Bon Dieu sous forme de pastille, et voici la teneur d'une lettre qu'un camarade espagnol reçoit de là-bas :

« Camarade, j'ai une grave nouvelle à t'apprendre ; Ignace Calante, qui se marierait le 27 janvier, ne voulait pas avaler l'hostie. Étant à déjeuner avec des camarades, il leur expliqua le stratagème à employer pour ne pas l'ingurgiter mais un morchard, témoin de la scène indigne sans doute à la vie de l'hostie, alla le dénoncer à la police et aux ecclésiastiques.

Arrêté, il est resté deux jours en cellule sans communication, en attendant qu'il soit statué sur son sort. La population de Sueca est indignée et l'on craint des troubles ; si vous pouvez donner publication de cette lettre, faites-le. Dans ma prochaine lettre, je te ferai savoir les sanctions. »

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

PAROLES AUTORISÉES

Lundi dernier, un grand meeting intercorporatif réunissait, au Palais des Fêtes, plusieurs corporations de fonctionnaires de l'Etat : instituteurs, fils, ouvriers, postiers, etc.

On aurait pu croire que les gens de la police feraien l'apologie de l'institution qui les fait vivre.

Erreur ! Ces bougres-là, bien qu'exerçant un métier odieux, comprennent fort bien les hideurs du régime. Ils n'en sont que plus coupables de faire leur métier de chiens de garde.

Citons quelques propos échappés à ces défenseurs de l'ordre :

Hanriot, de la P. P., déclara que les « parlementaires d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux de 1869 », et Rigaud, président des fils réformistes, avoua que « la misère est mauvaise conseillère et pousse quelquefois à des actes compréhensibles ».

Cela n'empêche d'ailleurs pas les fils « réformistes » de passer à tabac ceux que la misère aura poussé à commettre des « actes répréhensibles ».

Il refusa toujours de se mêler de politique, bornant son ambition à être un bon avocat, se cantonnant dans son rôle de défenseur.

Il n'affectait pas cet air débraillé que prennent certains avocats qui flattent l'esprit démagogique de certains pour se tailler une bonne réclame et un siège électoral.

Il refusa toujours de se mêler de politique, bornant son ambition à être un bon avocat, se cantonnant dans son rôle de défenseur.

A notre époque d'arrivisme à outrance, un tel homme est assez rare, pour que nous nous inclinions devant sa mémoire.

ELOQUENCE

D'un avocat plaidant en police correctionnelle : « Son patron examina alors sa comptabilité, mais non plus avec les yeux de la loi qui l'avait rendu aveugle jusqu'à ce jour ! » (Les Echos Parisiens.)

Est-ce que par hasard le brillant pamphlétaire V. Méric serait aveugle ? Ce sera dommage, en vérité.

A propos d'une polémique parue dans les H. du J. avec un certain Sphincter-Momuyte-Maussabau ?? Méric prétend que le mot fragrance (avec deux petits t) ne se trouve point dans le dictionnaire Larousse non plus que dans le Libre.

Prenant mon Larousse des familles, je trouve : fragrance : de fragrant, du latin fragrans, qui veut dire odorant, parfumé, odoré agréable. »

Ce vocable ne vient point d'un jargon symboliste », ainsi que le prétend Viatore.

Mon vieux Méric, prends des lunettes ou achète un autre « dico » et garde-toi de conter aussi vite une autre fois.

LES AMIS DU « LIBERTAIRE »

Tous les mardis, à 8 heures du soir, réunion du groupe des amis, salle Chapotot, 5, rue du Château-d'Eau.

Appel est fait à tous ceux qui s'intéressent au journal.

RENÉ DUPRÉ

Une triste nouvelle nous est parvenue hier matin. M. René Dupré, membre du Comité de Défense vient de mourir, à l'âge de 31 ans, victime d'un accident en Marnie.

C'est une grande perte pour notre Comité, au sein duquel Dupré avait conservé l'estime de tous, par son dévouement à la cause des victimes du pouvoir.

Simple et affable, Dupré se donnait sans compter et il était toujours prêt à marcher lorsqu'il s'agissait de défendre un malheureux.

Il n'affectait pas cet air débraillé que prennent certains avocats qui flattent l'esprit démagogique de certains pour se tailler une bonne réclame et un siège électoral.

Il refusa toujours de se mêler de politique, bornant son ambition à être un bon avocat, se cantonnant dans son rôle de défenseur.

A notre époque d'arrivisme à outrance, un tel homme est assez rare, pour que nous nous inclinions devant sa mémoire.

E. A.

FÉDÉRATION COMMUNISTE ANARCHISTE RÉvolutionnaire de Langue française

GRUPE DES AMIS DU « LIBERTAIRE »

DIMANCHE 15 MARS, A 2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI

SALLE DES FETES DE LA MAIRIE DU PRE-SAINT-GERVAS

MATINÉE ARTISTIQUE

au bénéfice du « LIBERTAIRE »

Le Chemineau

Drame en 5 actes en vers de Jean Richépin

interprété par le Groupe Théâtral du XX*

1^{er} Acte. — La Moisson

2^{me} Acte. — 20 ans après chez maître François

3^{me} Acte. — L'Auberge du Cheval Blanc

4^{me} Acte. — Chez Maître Pierre

5^{me} Acte. — La Noël

Personnages :

Martin MM. Cyrot, Louisot, Mapise, Max, Carines

Bicot, Mlle Estherine, Mary-Hyett, Paulette, X.X.

Prix d'entrée : 8 fr. 60 Les enfants ne paieront pas

Deux blocs d'appétits en présence

Pauvres socialistes ! Malheureux radicaux ! Voici que peu à peu vos illustrations sur une rentrée en masse au Parlement, se dissipent sous les rafales oratoires de Briand et de Barthou.

Vous aviez espéré, à Jaurès ! que le retour à la loi de 2 ans serait pour vous et les vôtres le tremplin de choix sur lequel vous auriez exécuté les plus hardies cabrioles et qu'ainsi, il vous aurait été d'une facile extrême de rebondir en bloc... jusqu'au Palais-Bourbon. Hélas ! il vous faudra déchanter maintenant : depuis Saint-Etienne, Briand a coupé tous vos « effets » à venir.

Et Hervé-la-Patake, que doit-il penser devant le lâchage de son copain Mascraud ?

Voilà bien encore une vilaine histoire.

Ce Comité Mascraud, véritable citadelle du républicanisme intransigeant et de la libre-pensée irréductible, composé de tout ce que le haut commerce, la grande industrie comptent de flibustiers de marque vient de passer à l'ennemi !

Comment maintenant faire avaler délicatement une telle alliance ? Faut-il espérer une bêtise et un aveuglement incommensurable des électeurs socialistes pour leur faire accepter sans protestation un pareil bloc ?

Pour nous, nous étions fixés sur le républicanisme des hommes d'affaires composant ce fameux comité et nous n'avions aucunement besoin que Barthou, dans un discours de banquet, viennent nous annoncer que Mascraud et ses fidèles séides se retireraient du radicalisme unifié par crainte — pourtant combien chimérique — de voir se réaliser l'impôt sur le revenu.

Le prix des choses indispensables est décuplé, les malheureux seront plus malheureux encore.

Commences-tu à comprendre, bon bougre, qu'on se fout de toi et qu'on ment effrontément quand on te parles ainsi, aussi bien que lorsqu'on se fait briser de grève en prenant la défense de Basly, l'agent des grands patrons des charbonnages?

Comprends-tu qu'on veut l'endormir, étouffer en toi la conscience qui éclaire et l'esprit de révolte qui prépare l'avvenir?

Mais il y a belle lurette que tu l'as compris.

Et la rage des mauvais bougres politiciens vient de ce que tu essaies de le faire comprendre aux autres.

A MONTCEAU-LES-MINES

Les mineurs roulés par les politiciens

Dans une réunion syndicale tenue le 22 février, les mineurs, làs d'être bernés par les parlementaires, déclarent la grève générale dans un grand enthousiasme. Durant les six jours que dura le conflit, le chômage fut complet. On ne peut prendre en considération les quelques jaunes infects qui continuaient le travail dans les puits, ainsi que les ouvriers du jour, en partie non syndiqués, qui ne voulaient pas se solidariser avec leurs camarades du fond.

Chaque jour, une réunion avait lieu et c'était plaisir de voir chaque fois la salle bondée, les grévistes ayant à cœur de venir écouter leurs militants annonçant l'extension du mouvement dans tous les centres miniers, à l'exception du siège au saligaud Basly, l'homme des Compagnies du Pas-de-Calais.

Ils pouvaient espérer que les « Quinze Millions du Palais-Bourboux, devant une telle ampleur d'action, allaient acquiescer aux désiderias des gueules noires, malgré que leurs congénères, les vieux caïmans du Sénat, n'avaient pas voulu faire une réfutation de la loi sur les retraites, cause de la grève.

Pour nous, qui connaissons la valeur des lois et de ceux qui les font, il ne faisait pas de doute que les fripouilles de députés confirmeraient les saloperies des gâteaux sénatoriaux. Et c'est ce qui arriva. La loi soutenue par l'immense Basly et ses acolytes gouvernementaux n'assure rien de sérieux aux ouvriers mineurs.

Des promesses, toujours des promesses, n'est-ce pas le lot habituel des fausses politiciens?

C'est ce que voulut expliquer le camarade Yvetot, délégué de la C.G.T., en tournant, de passage à Montceau, dans une réunion jeudi dernier.

Il mit en garde les grévistes contre leurs députés, sans distinction de genre. Est-ce que tous ne se valent pas? Cela ne plut pas à deux socialistes qui se trouvaient dans la salle, et se révolteront contre les paroles de leur camarade qui avait osé attaquer le Parlement donc! Critiquer nos honnabilités!!! travailleurs à 41 francs par jour!

Les pauvres mineurs, toujours confiants en leurs représentants!!! entendent un autre langage le lendemain, dans la même salle. Vingt deux députés, anciens ouvriers, vinrent expliquer leur salaire sur leur voie de l'avant-veille et vandèrent les biensfaits!!! de la nouvelle loi.

Le coup était lancé. Dès ce moment, les grévistes, croyant qu'ils avaient obtenu satisfaction — nos braves députés ne leur avaient-ils pas dit — parlaient déjà de reprendre le travail la semaine suivante, ne se doutant pas qu'ils se sacrifiaient leurs camarades des ardoisières et mines de fer, qui eux, sont exclus de la bonne!!! loi.

Et voilà! Lorsqu'arriva l'ordre du Comité National de reconnaître le travail, les grévistes, pour la plupart, étaient convaincus d'avoir battu le gouvernement!

Roulés une fois de plus par les parlementaires de tout acabit, les parias de la mine reprirent le carcan, laissant là un mouvement superbe dont on aurait pu attendre davantage.

J. B.

Pages oubliées

La grève des mineurs est terminée, annoncent les journaux bourgeois — et aussi les autres.

Les gueules noires sont rentrées dans leurs trous. Ainsi en a décidé le Comité national, conjoint dans les promesses gouvernementales.

Les promesses gouvernementales! Aussi surprenant que cela puisse paraître, il s'est trouvé un comité de grève pour y croire, alors que la grève était en plein mouvement malgré les conseils « altitans » de politiciens.

Dans une œuvre de jeunesse, M. Yves Guyot, aujourd'hui économiste officiel, ancien ministre, donne son avis sur une question semblable.

Les lignes qui suivent sont extraites de la Famille Pichot, publiée en 1882, et sont intitulées : Le Respect de la Loi.

Ce n'est pas tout ça, citoyens, dit-il en rentrant la place de Pierre Ringard. Vous voyez bien que vous perdez votre temps avec toutes ces réclamations. Le citoyen Ringard vient de parler de la loi, mais est-ce qu'il y a une loi pour nous? Que nous soyons en dedans ou en dehors d'elle, c'est toujours la même chose; nous sommes toujours sous l'œil condamnés. Est-ce que c'est dans la loi que M. Onésime Macreux ait à sa disposition toute une

armée? Il a dit au ministre : Envoyez-moi donc une armée, comme je te dirais : donne-moi une pipe de tabac. Qu'est-ce que ça fait? Est-ce que M. Onésime Macreux n'est pas de ceux qui font les lois? Il en fera une expédition pour lui, si ça lui convient. Est-ce qu'on se refuse ça entre camarades? Si on ne la lui donne pas de bon gré, il l'achètera avec l'or que vous lui avez gagné. Ça se fait entre amis, ça; c'est un prêté pour un rendu. Ils s'entendent tous pour manger la laine et la peau avec sur le dos du peuple. Eh bien! citoyens, je dis qu'ils nous prouvent eux-mêmes qu'ils n'ont point d'autre droit ni d'autre loi que la force.

Un tonnerre de braves accueillit cette tirade.

C'est pourtant vrai, cela l'écrit une voix.

— Ah! oui, c'est bien vrai, murmurent les échos.

— Eh bien! citoyens, reprit Léchépine avec une exaltation grande par le succès; qu'avons-nous à faire, sinon à répondre à la force par la force?

Bravo! Bravo!

Et de toutes parts, les larges mains des mineurs firent entendre de bruyants applaudissements.

— D'abord, citoyens, vous avez une justice à faire entre vous. Il y a des idées qui vous ont abandonnées, qui vous abandonnent tous les jours, qui travaillent malgré la grève!

— Oui, oui, oui! clamèrent toutes les voix.

— Il faut faire justice de ceux-là. Qui connaît travaille est un traître.

— Oui, oui.

— Et puis, citoyens, soyons amis. Laissons-là ces réclamations qui ne sont bonnes qu'à amuser les badouds et prolonger votre misère. Ils ont le temps d'attendre, eux; et à vous, la faim vous t'attend. Ce qu'il faut, c'est la suppression des machines qui enlèvent le travail aux ouvriers.

Mais rentrons à nos moutons, je veux dire à notre discussion avec Lucien. Engoncé de Caillaux et de sa réforme fiscale, le copain croit que le capitalisme va trinquer et que le peuple sera allégé du fardeau qui l'écrase.

Point n'est besoin d'être ferré à glace sur les questions financières pour prouver le contraire; il suffit de regarder autour de nous avec les yeux du bon sens.

L'impôt sur le revenu n'est pas un inconnu et il ne faut pas déterrer Proudhon pour savoir de quoi il retourne.

Il fonctionne aujourd'hui sur la scène de presque tous les grands pays européens, sans compter le Japon et les Etats-Unis d'Amérique, et on peut le juger à ses résultats comme on juge un arbre à ses fruits.

Etabli par Pitt en Angleterre pendant les guerres contre la France, et plus tard par le conservateur Robert Peel, il n'a pas entamé d'jota la puissance capitaliste et le landlordisme.

Alors roula, éclata un tonnerre de bravos.

— Ce qu'il faut, c'est la liquidation sociale! Il y a assez longtemps que les vampires se gorgent du sang du peuple.

Mais, citoyens, assez parlé. Ce qu'il faut, c'est de l'action, rien que de l'action!

Yves Guyot.

Comité de Défense Jules Mounier

Aux camarades préoccupés d'aider à une action de solidarité sociale :

Marseille, 19 février 1914.

Camarades,

Dès l'emprisonnement du camarade Mounier qui, dans un geste de révolte, avait tué un chef de la régie des docks, lequel, par caprice, le privait de son gagne-pain en le mettant à la porte d'un chantier où il travaillait depuis près de trente ans, un comité s'est formé qui a pris à charge de subvenir aux besoins de sa famille et de tous les moyens de défense, tout en organisant un mouvement partout ailleurs par le protectionnisme des Pouyer-Quertier, des Méline et des Mac Kinley.

L'impôt sur le revenu fonctionne aussi en Allemagne où il est franchement inquisitionnaire, comme disent nos conservateurs français. En outre, le gouvernement impérial a établi le fameux impôt d'un milliard sur les riches — réclamé par un marchand de conseils n'en est pas à un trahison près, comme ses dignes amis qui font parade au Bonnet Rouge en déifiant à présent de très républicaines idées.

Il est moins honteux d'être trompé de ses amis d'ides que de s'en défaire. Mais au moins, au moins, pas de méfiances pour eux, car dans la voie des concessions l'on ne saurait jamais où s'arrêter.

Jeudi 27. — Ce qui n'empêche pas qu'ils vont tous à faire les bons de la mine! Certes, ils ont mis du cœur à quitter leur trou sombre et à réclamer franchement et fermement un peu plus de bien-être. Réussiront-ils à faire capituler les puissantes compagnies? Aurorent-ils la ténacité qui impose la victoire? Pas de revendications plus légères pourtant parce que pas de labeur plus ingrati. Le gouffre si souvent tragique, le gouffre broyeur de vies, le gouffre où l'on pêche, où l'on meurt bien souvent, le voilà l'enfer de Dante; en s'inspirant des réalisations auront-ils y trouvé le contre-poids de sa poésie puissante mais imaginaire, en évitant ces taupières profondes, source des douleurs humaines.

Vendredi 28. — Enfin! l'âcre odeur de

maladie et de mort qui se dégagé de nos charniers nationaux semble parvenir tout de même aux narines obstruées du populo. Il sera temps, car le dernier et grand convoi, triste et résigné, risque les pires dangers attend la protestation indispensable de son frère prolo. Les épidémies, conséquences abominables d'une loi encore plus révolteuse de jeunes organismes. Pendant ce temps, nos maîtres au Parlement, parlent avec une indifférence insolente autant qu'inutile. Ils pensent davantage aux élections prochaines et déjà sur les murs se lisent leurs mensonges et leurs injures, autant d'ordures qui rouleront à l'égout au lendemain du grand marché.

Samedi 29. — Aucun détail, la pure nous parle du jeune monstre de Cuimères. Il voulait vivre sa vie et de la prétendre anarchiste il n'y a qu'un pas, et nos ennemis se servent volontiers de n'importe quel procédé hypocrite et menteur pour nous salir. Sensibles et sensibles nous sommes les premiers à trouver douloureux ce drame inexplicable. Pourtant nous ne réclamerons ni la guillotine, ni la galère. Selon moi, le cabanon et de bons soins mentaux seraient tout indiqués. Mais alors donc parler de sagesse et de vraie pudeur à des gens qui hurlent déjà à la mort et imaginent les pires supplices pour ce jeune et monstrueux paricide de dix-sept ans.

Dimanche 30 mars. — Bon, voilà que

il est présent le sac de la bourgeoisie qui disparaît mystérieusement. Des filous encore plus habiles qu'audacieux l'ont franchement mis à leur disposition. L'argent, toujours l'argent. C'est lui qui pousse aux pires aventures où se risquent les consciences ou les libertés. Rien à redire au point de vue anarchiste, du pauvre bougre qui, miséreux lamentable, tente un effort suprême pour ne pas s'aliéner le droit à la vie. Et ce droit-là, nous le reconnaîsons. Mais, redisons-le. Voter de petites bourses c'est intéressant. S'attaquer à de grosses caisses, nous soulignons. Quoi qu'il en soit, la reprise est un acte individuel ne servant presque toujours qu'à des fins individuelles.

Le Cinéma du Peuple

Samedi 7 mars, à 8 h. 30 du soir, à la Maison Communale, rue Cavé, 28, à Levallois-Perret.

Le Cinéma du Peuple

GRANDE FÊTE

avec le concours de Jane Régine, Doulier, Clovis et Pointel.

Partie cinématographique avec vues scientifiques et amusantes.

Les Misères de l'Aiguille

drame social. Prix d'entrée: 0 fr. 50.

Pour les enfants: 0 fr. 25.

PROPOS D'UN PAYSAN

LA BOURGEOISIE PEUT-ELLE RECOMMENCER SON 1789?

pauvre qui paie, celui qui ne peut se rattraper sur personne.

C'est le phénomène de la répercussion. Les riches, les improductifs, les inutiles qui ne gagnent pas leur vie ne peuvent, en aucune façon, être atteints par l'impôt.

Tu parles d'alliance entre la classe moyenne et le prolétariat, mais c'est surtout la classe moyenne qui est hostile aux nouveautés financières.

Un des défenseurs les plus acharnés du petit commerce est le député nationaliste Berry. Du reste, la classe moyenne

est signalé dans le dernier numéro du *Libertaire*; la persécution des Nazarens de Serbie victimes de l'intolérance

— non de la curie romaine cette fois, mais toutes les Églises se ressemblent — de l'Église orthodoxe. Ces Nazarens sont contre le militarisme et la violence; ils ont pris au sérieux la parole de leur Christ: « Qui se sert de l'épée péira par l'épée », et il n'est fait pas davantage pour qu'ils soient traînés en emprisonnements dans l'ordre et en malitaires publics.

Déjà, pour les mêmes causes, les Doukhobors ont dû quitter la Russie et se réfugier au Canada. Celui qui s'en aperçoit le dernier chrétien, Tolstoi, est mort. Dans nos pays latins, il n'y a pas de place pour ces manifestations religieuses de l'âme slave, et, contre la loi de trois ans, on n'a pu enregistrer qu'une protestation chrétienne isolée : celle du protestant Paul Passy.

Mais rentrons à nos moutons, je veux dire à notre discussion avec Lucien. Engoncé de Caillaux et de sa réforme fiscale, le copain croit que le capitalisme va trinquer et que le peuple sera allégé du fardeau qui l'écrase.

Point n'est besoin d'être ferré à glace sur les questions financières pour prouver le contraire; il suffit de regarder autour de nous avec les yeux du bon sens.

Prise entre le commerce capitaliste et la coopération ouvrière, elle périclite et languit, connaissant les transes des échéances et la peur de la faillite.

En quoi la victoire des radicaux, soutenus par les socialistes, et même l'alliance internationale de ces deux partis, pourrait-elle sauver la bourgeoisie et le peuple de la domination capitaliste?

LE PERE BARBASSOU.

Pêle-Mêle de la Semaine

Mercredi 26. — J'y suis allé de mes deux sous pour acheter la *G. S.* C'est exceptionnel car je n'aime pas les journaux amusants ou fanfaron. Mais on m'avait parlé du « sauteur » et j'ai tout de même voulu lire sa dernière bêtise. Ce « Décroublé », de la sociale salut, en critiquant le révolte contre le travailleur de la mine, n'en a nullement souffert. Si la vie est meilleure dans la Grande-Bretagne que dans la Chine, alors il faut faire justice à ces dernières.

Mercredi 27. — J'y suis allé de mes deux sous pour acheter la *G. S.* C'est exceptionnel car je n'aime pas les journaux amusants ou fanfaron. Mais on m'avait parlé du « sauteur » et j'ai tout de même voulu lire sa dernière bêtise. Ce « Décroublé », de la sociale salut, en critiquant le révolte contre le travailleur de la mine, n'en a nullement souffert. Si la vie est meilleure dans la Grande-Bretagne que dans la Chine, alors il faut faire justice à ces dernières.

Mercredi 28. — J'y suis allé de mes deux sous pour acheter la *G. S.* C'est exceptionnel car je n'aime pas les journaux amusants ou fanfaron. Mais on m'avait parlé du « sauteur » et j'ai tout de même voulu lire sa dernière bêtise. Ce « Décroublé », de la sociale salut, en critiquant le révolte contre le travailleur de la mine, n'en a nullement souffert. Si la vie est meilleure dans la Grande-Bretagne que dans la Chine, alors il faut faire justice à ces dernières.

Mercredi 29. — J'y suis allé de mes deux sous pour acheter la *G. S.* C'est exceptionnel car je n'aime pas les journaux amusants ou fanfaron. Mais on m'avait parlé du « sauteur » et j'ai tout de même voulu lire sa dernière bêtise. Ce « Décroublé », de la sociale salut, en critiquant le révolte contre le travailleur de la mine, n'en a nullement souffert. Si la vie est meilleure dans la Grande-Bretagne que dans la Chine, alors il faut faire justice à ces dernières.

Mercredi 30. — J'y suis allé de mes deux sous pour acheter la *G. S.* C'est exceptionnel car je n'aime pas les journaux amusants ou fanfaron. Mais on m'avait parlé du « sauteur » et j'ai tout de même voulu lire sa dernière bêtise. Ce « Décroublé », de la sociale salut, en critiquant le révolte contre le travailleur de la mine, n'en a nullement souffert. Si la vie est meilleure dans la Grande-Bretagne que dans la Chine, alors il faut faire justice à ces dernières.

Mercredi 31. — J'y suis allé de mes deux sous pour acheter la *G. S.* C'est exceptionnel car je n'aime pas les journaux amusants ou fanfaron. Mais on m'avait parlé du « sauteur » et j'ai tout de même voulu lire sa dernière bêtise. Ce « D

La cause de ces nombreux décès est due aux usines insalubres, manquant d'aération, ainsi qu'aux travaux malpropres et malaisés d'éffacement, consistant à remettre en cause toutes sortes de chiffons d'ordre fétide et de provenance suspecte, ainsi que ceux de cardage de laine, laine et tissage, où ceux qui y travaillent, à des degrés différents, sont obligés de respirer une atmosphère chargée de graisseuses matières textiles et abondamment saturée d'acide carbonique.

L'enfance qui y travaille est étriquée, raboutée, manquée, dévitalisée, poignante, pâle, regard flétrissant, teint anémique, poitrine manquée, l'oxigenation.

Les adultes sont vieilles avant l'âge, la dégénérescence a porté chez eux le déclassement des tissus organiques, qui ne pouvant supporter leur propre poids, lombent lamentablement. Ceux qui ont dépassé l'âge de la décrépitude se font rare, et, s'ils veulent être occupé, sont obligés de travailler toute la nuit, en remplacement de ceux qui travaillent pendant le jour.

Le pronostic des sexes dans une même usine engendre également un langage obscène et des moqueries viciennes, dont l'enfance est la première contaminée.

Il est vrai que ceux qui les emploient pour les travaux de bêtes de somme qu'ils font faire n'ont pas besoin qu'ils possèdent des prix très élevés.

Sous-jacent l'école du chiffon, du coton de la laine, principe du textile très bien fait et vos pôles sont faits de souffrances humaines et vos plus belles fortunes, c'est aux cadavres, que le cimetière ne peut plus contenir, qu'elles devaient rendre des comptes !

L'origine d'une des principales a été les désastres de la guerre de 1870-1871. En ce moment, pendant que les fanatiques du patriote s'envoyaient dans l'armée et dans les corps français pour pouvoir arrêter la marche envahissante de l'armée allemande, succombant de front et de la mort ou étaient tués par les patriotes allemands ; la maison Pascal Waller et Chassieu — qui devait changer de nom commercial — fut alors l'occasion avantageuse de pouvoir vendre, au gouvernement de la défense nationale, tout ce qu'elle possédait de drap et de couvertures, de qualités médiocres, à des prix très élevés. Voilà comment le capitalisme, compréhend le patriote ?

Augier.

PROPOS D'UN... QUI N'EST PAS PARISIEN

Clément Vautel nous dit que le dégoût moral ne coupe pas l'appétit. Heureusement. S'il en était autrement, plus d'une fois, après avoir lu certains de ses articles, j'aurais été privé du plaisir de me mettre à table.

Ce sont les crachats que ses contemporains font picouer autour de lui qui lui coupent l'appétit. Aussi ne se gêne-t-il guère pour qualifier ceux-ci de cochons, chose en laquelle il a parfaitement raison. Seulement, je crois qu'il exagère fort en écrivant : « Prenez l'autobus ou le Métro ; montez dans un train ; entrez dans un café. Vous verrez autour de vous quantité d'individus qui crachent par terre, après s'être fruyamment râlé la gorge. »

Non seulement il exagère, mais encore puis-je affirmer qu'il ment grossièrement et qu'il sait fort bien. Or, sachant cela, je me demande quelle est l'opinion que dans son intérieur il peut avoir de sa personne... Pas très flatteuse. Mais, comme excuse, il doit probablement se dire qu'il n'est pas un seul journaliste qui, pour les exigences de sa profession, ne mente autant que lui.

Car enfin, pour ne citer que le Métro, qui prend plusieurs fois par jour, jamais, contrairement à ce qu'il dit, on n'y voit quantité d'individus cracher et recracher. J'ajouterais même que, depuis environ quarante ans que pour la première fois je pris le Métro, jamais je ne vis personne s'y comporter salement de la sorte. Faut-il croire que c'est parce qu'il prend les voitures de première classe, tandis que je ne prends que celles à trois sous, qu'il trouve là des individus d'un sans-gêne encore plus grand que parmi ceux du peuple — très rare d'ailleurs — dont les manières sont tout à fait réprobantes ? Je ne le crois pas.

La vérité est que pour mieux faire valoir ses *Propos d'un Parisien*, ce monsieur éprouve le besoin d'exagérer à plaisir et à seule fin de montrer combien grande est son indigation contre ceux qui, selon son expression, se battent l'œil de dégoûter leurs voisins.

Du reste, la plupart des journalistes ne procèdent pas autrement. Ils exagèrent à l'assez pour mieux se mettre à la portée de l'impuissant lecteur, celui qui ne pense que d'après l'article qui dans son journal l'intéresse le plus par la grossièreté même de l'exagération.

D'autre part, il est à remarquer qu'il exagère aussi à plaisir en employant quantité d'expressions très communes, et parfois même des plus triviales.

Rien qu'à dénaturer ce que dans le courant d'un annuel il écrit de mots du genre un peu Gavroche, plusieurs pages n'y suffiraient point. Et c'est là une chose qui, je l'espère, est encore voulue. Il va venir ainsi au mieux plaisir à beaucoup de lecteurs parisiens et leur laisser croire qu'il est bien réellement leur complice et non le Belge que l'on voudrait qu'il soit. Puis il va montrer qu'au surplus il écrit tout naturellement, sans la moindre recherche ; selon comme les mots les plus imaginés, les plus pittoresques se présentent spontanément sous sa plume. Or combien d'affection témoigne-t-il en ces propos !

Toutefois, lorsqu'il écrit en langue française et qu'il cesse d'imiter le jargon du populo, je me hâte de reconnaître qu'il écrit très simplement, d'une façon très claire et joliment limpide. L'ajoutera même que, au point de vue de la pensée, il énonce, de temps en temps et comme par intermittence, des aperçus assez justes. Mais il ne faut lui en sauver aucun gré, car, lorsqu'il se montre vraiment intelligent et qu'il voit juste, ce n'est que parce que certains faits divers l'entraînent à se livrer à des commentaires qui, forcément, doivent répondre et se conformer au bon sens d'un certain nombre de lecteurs du *Matin*. Et c'est parce qu'il en faut pour tous les goûts, même pour les lecteurs de *l'Amour*, — *Le coup de 1905*, — *L'International* du canon.

Il faut se plaire sans se lasser : si on n'obtient pas un énorme résultat, au moins empêchera-t-on le service des colis de journaux égaux, perdus.

Il blaguet, mais ils sont acquis quand même, bien déterminés qu'ils sont de marcher avec leur caste et d'endiguer la démocratie.

Le talem, nom patronymique des printemps, qui mettaient leur clan sous la protection d'un animal, d'une plante ou même d'un objet quelconque, est en grande vénération ; les sociologues ont au moins autant de respect pour lui que les printemps eux-mêmes ; le talent explique tout. Qui n'a pas son talem ! », blaguent les étudiants.

Ils blaguent, mais ils sont acquis quand même, bien déterminés qu'ils sont de marcher avec leur caste et d'endiguer la démocratie.

En face le parti de la rue de Valois : le vieux radicalisme Combes, Clémenceau, Caillaux, Pelletan. Le *Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protège de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

« C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité fait homme. »

Quand à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pou-

telligent par entraînement qu'il ne l'est tout naturellement.

Quant à la sincérité de ses meilleurs articles, elle ne saurait aucunement exister, étant donné que la sincérité de tout journaliste n'est qu'une question de métier et se trouve d'abord subordonnée à des principes tout de scepticisme. Chez eux, jamais la moindre aspiration vers un idéal de sincérité dans les rapports sociaux. Or, ainsi que, depuis des années, je l'ai dit ou écrit, je ne sais combien de fois, c'est cet idéal de sincérité ou de véritable esprit d'équité dans les rapports sociaux qui résume toute l'anarchie. Il n'en est pas de plus beau et il ne saurait en exister d'autre en dehors de celui-là. Sans sincérité aucunement dans les rapports entre humains, toute la plus belle morale croûte et rien ne peut réellement transformer et rendre heureux le vieux monde terrestre.

Briand s'est dressé contre Caillaux mardi à la Chambre ; deux partis en présence : la rue d'Enghien et la rue de Valois qui représentent chacun une fraction de la bourgeoisie, grande bourgeoisie, petits et moyens employés, quelques petits commerçants (la majorité est plutôt conservatrice) et la grande masse des paysans.

Derrière Briand se groupe toute la réaction chaque jour plus forte. Briand a contre lui son passé de grévogénéraliste, mais ce passé déjà lointain, la réaction le lui a pardonné ; elle comprend que là est le seul homme capable de lui rendre sa puissance.

Jusqu'à ces dernières années, la réaction, surtout la réaction cléricale, n'était qu'une minorité très petite. L'Université avait marché presque toute entière dans le dréyfusisme ; seules restaient dans le camp nationaliste la Faculté de droit, conservatrice par tradition, et la médecine, dont les grands-chefs affichent des opinions rétrogradées pour plaire à leur riche clientèle des Élysées.

Mais les sciences, les lettres allaient à la démocratie, elles étaient même en coquetterie avec le socialisme, et à l'Ecole normale supérieure, les élèves encore indécis dans le choix de la voie à suivre en voyaient trois s'ouvrir devant eux :

Aller au professorat ;
Aller à la littérature ;
Aller... à Jaurès (1).

Aller à Jaurès, c'était en effet une carrière ; on entrait au Parti socialiste, on écrivait à *l'Humanité* et, au bout d'un temps, on avait chance d'être député, tout au moins conseiller municipal. Le normalien Albert Thomas a choisi cette carrière jauresiste et il ne s'en est pas mal trouvé puisque le voilà député, en passe de devenir ministre.

J'ajout, au temps de la tendance insurrectionnelle, entendu Hervé Vautel l'espérant démocratique et l'indépendance intellectuelle de l'Université.

Moi qui connaissais les universitaires, qui avais pu les voir à maintes reprises près à toutes les bassesses pour une décoration ou pour une place de quelques milliers de francs, je savais à quoi m'en tenir et je le disais au général ; mais, bien entendu, il ne m'écoutait pas.

L'université, aujourd'hui, marche au spiritualisme et à la réaction. M. Bergson la ramène au spiritualisme ; il est juif, mais cela n'a pas d'importance, ce qui importe en l'occurrence c'est la volonté.

La sociologie jusqu'ici avait montré l'évolution graduelle de l'humanité, de l'évolution graduelle de l'humanité, de la savagie à la barbarie et de la barbarie à la civilisation. On y voyait le développement très lent à travers les époques de l'idéologie humaine, la morale, l'idée de patrie, les conceptions religieuses, se retrouvant à l'état plus simple chez les peuples moins avancés.

L'université, maintenant, est en train de faire de la sociologie une sorte de *magister dicit* aristotélique qui ferme les esprits et coupe court à toutes les réflexions. Les plus enfantines conceptions des primordiaux deviennent infiniment respectables, comme des ancêtres toujours vivants des préjugés nécessaires.

Discuter la patrie, quelle aberration ! La patrie, mais elle est dans notre sang et dans notre chair, c'est l'amour du coin où l'on a grandi, des habitudes que l'on a prises, des idées que l'on a reçues, de la mentalité enfuie que nos pères nous ont transmises, qu'ils avaient reçues de leurs parents, et ainsi de suite jusqu'aux Gaulois. Je dirais bien jusqu'aux chimpanzés, mais alors je ne rendrai plus, oh mais plus du tout, l'état d'âme d'un étudiant.

Les agitations sont provoquées par l'élément anarchiste, mais n'étant pas secondées, même par une petite partie de la population, elles restent toujours sans succès et sans échos.

Les socialistes font comme dans tous les pays. Il y en a, parmi les politiciens, qui portent systématiquement obéissance à toute agitation extra-légale.

Il faut que la pressé révolutionnaire du monde entier mette en garde les futurs victimes.

Les ouvriers avertis n'émigreront pas en Argentine, ce serait le meilleur moyen pour frapper la réaction sud-américaine.

La *Protesta*, de Buenos-Aires, avec l'appui des ouvriers consciens de tous les pays, pourra laisser réfléchir ces sauvages et barbares d'un autre âge.

Il faudra se plaire sans se lasser : si on n'obtient pas un énorme résultat, au moins empêchera-t-on le service des colis de journaux égaux, perdus.

Il faut se plaire sans se lasser : si on n'obtient pas un énorme résultat, au moins empêchera-t-on le service des colis de journaux égaux, perdus.

Il blaguet, mais ils sont acquis quand même, bien déterminés qu'ils sont de marcher avec leur caste et d'endiguer la démocratie.

Le talem, nom patronymique des printemps, qui mettaient leur clan sous la protection d'un animal, d'une plante ou même d'un objet quelconque, est en grande vénération ; les sociologues ont au moins autant de respect pour lui que les printemps eux-mêmes ; le talent explique tout. Qui n'a pas son talem ! », blaguent les étudiants.

Ils blaguent, mais ils sont acquis quand même, bien déterminés qu'ils sont de marcher avec leur caste et d'endiguer la démocratie.

En face le parti de la rue de Valois : le vieux radicalisme Combes, Clémenceau, Caillaux, Pelletan. Le *Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protège de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

« C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité fait homme. »

Quand à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pou-

Les Deux Bourgeoisies

Briand s'est dressé contre Caillaux mardi à la Chambre ; deux partis en présence : la rue d'Enghien et la rue de Valois qui représentent chacun une fraction de la bourgeoisie, grande bourgeoisie, petits et moyens employés, quelques petits commerçants (la majorité est plutôt conservatrice) et la grande

masse des paysans.

Derrière les radicaux marche la petite bourgeoisie anti-cléricale ; petits fonctionnaires, petits et moyens employés,

quelques petits commerçants (la majorité est plutôt conservatrice) et la grande

masse des paysans.

Le mot « autorité » fait sans doute allusion ici à la hiérarchie intellectuelle établie par la nature même, à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Et puisqu'il faut la subir, inévitablement, il nous sera difficile de ne pas la servir, telle qu'elle est, malaisante ou non... »

Et puis celle-ci :

« *El se montrent partisans des bons riches, hélas !*

« Nous ne comprenons pas pourquoi notre fervent désir de rendre les riches à bons attriste MM. les Libertaires... Le plus grand héros moderne consiste en ce que les uns possèdent trop et les autres se dépossèdent et disparaissent. Pour rétablir l'harmonie, il faudrait que les riches se dépossèdent en faveur des pauvres. »

« Pour les amener à ce bon geste nous sommes de ceux qui pensent que mieux vaut douceur que violence. Il n'y a vraiment pas de quoi se plaindre... au contraire ! »

(*Le Fraternaliste*, Douai, 6 février.)

Parfois, il peut nous arriver d'admettre une autorité intellectuelle, et alors, ignorons-nous inclinons devant la raison, l'intelligence, la logique ; mais nous répudions formellement l'autorité matérielle, sous quelque forme qu'elle se présente, et ne reconnaissons aucune supériorité à ce point de vue.

Quant aux bons Riches... certes, il existe des bons propriétaires, c'est vrai, c'est entendu, nous ne les nions pas. Mais il ne peut y avoir des bons riches et de bons patrons que parce qu'il y a exploitation de l'homme par l'homme. On ne s'enrichit, inévitablement, qu'en détruisant des gens que l'on presse, que l'on vote, légalement et illégalement, c'est un fait acquis, incontestable ; mais il est évident que certains bons riches paient mieux leurs ouvriers que d'autres, qu'ils leur assurent une participation dans leurs bénéfices, (non sans avoir, toutefois, prélevé la part du lion), qu'ils fondent des œuvres charitables, etc... Mais ils ne seront pas moins bons patrons que les autres qui n'ont pas de bons patrons. Mais il n'en sera pas moins de bons patrons que les autres qui n'ont pas de bons patrons.

Pour tous renseignements, s'adresser au Foyer populaire de Belleville, 16, rue Sorbier — 14, rue Champlain.

Tous les samedis, à 8 heures et demi du soir.

Le secrétaire-adjoint : Gravier.

APPEL

Les camarades que l'achat des denrées en commun intéressera sont avisés qu'en groupes de 10, à 10 heures du matin, le 9 février, à la Bourse du Travail.

Le secrétaire-adjoint : Gravier.

LA COMMEMORATION DU 18 MARS

Tous les groupes et syndicats révolutionnaires qui veulent participer à l'organisation d'un meeting pour rappeler le souvenir de l'insurrection du 18 mars 1871, sont invités à se réunir au Foyer populaire sur plusieurs étages, dans les salles de l'ancien théâtre de l'Opéra, 19, rue du Château-d'Eau, près de la Bourse du Travail.

Le secrétaire-adjoint : Gravier.

Un film sur la Commune

édité par le « CINÉMA DU PEUPLE »

Nous sommes heureux d'annoncer aux militants que l'achat des denrées en commun intéressera sont avisés qu'en groupes de 10, à 10 heures du matin, le 9 février, à la Bourse du Travail.

En même temps que la *Commune*, nous donnerons pour la première fois *Le Vieux Docteur*, drame social d'une grande intensité.

Dans quelques jours, tout sera fini, et bientôt le public parisien pourra se rendre au théâtre divisionnaire et socialisé que peut faire le « Cinéma du Peuple ». Nous avons retenu pour la circonstance la grande salle (2.500 places) du Palais des Fêtes.

En même temps que la *Commune*, nous donnerons pour la première fois *Le Vieux Docteur*, drame social d'une grande intensité.

Dans cette soirée, nous n'oublierons pas le rôle des amis qui nous assureront une participation dans leurs bénéfices, (non sans avoir, toutefois, prélevé la part du lion), qu'ils fondent des œuvres charitables, etc... Mais ils ne seront pas moins bons patrons que les autres qui n'ont pas de bons patrons.